

1770 (2014)

Anne Villemin-Sicherman

(...)

*Un regard rétrospectif sur le Metz d'avant la Révolution :  
enquête policière et complot politique*

Anne Villemin-Sicherman est devenue romancière après une carrière de gynécologue. Elle est la fille de Martial Villemin, qui a exercé ses talents de vétérinaire dans la région de Delme, ce qui explique sans doute l'étonnante connaissance de l'art vétérinaire dont témoigne son livre. L'action de ce thriller historique se situe à Metz sous l'Ancien Régime, entre avril et début mai de l'année 1770, sous le règne de Louis XV. *Guet-apens rue des Juifs*<sup>1</sup> évoque avec une exactitude qui ne peut guère être prise en défaut la vie quotidienne, les mœurs, l'animation des rues et des places, l'activité des institutions comme le parlement, l'intendance ou le bailliage dans la cité messine à moins de deux décennies de la Révolution qu'annoncent maints soulèvements populaires, la haine d'une monarchie discréditée, la contestation croissante des privilèges de la noblesse ou la répugnance de certains magistrats, lecteurs de Voltaire, à recourir à la question.

On suit avec un intérêt passionné les aventures d'Augustin Duroch, un jeune vétérinaire frais émoulu de l'école royale de Lyon, qui s'impose par sa rigueur scientifique face aux « empiriques », des charlatans qui jalourent le nouveau venu, parmi eux le premier écuyer des écuries de l'intendant, M. de Calonne. Les chevaux de celui-ci sont empoisonnés à l'arsenic mêlé à leur avoine, deux empiriques, la concubine de l'un d'eux et une magicienne plus ou moins sorcière sont sauvagement assassinés, un Juif, marchand de chevaux, venu de Francfort livrer sa commande, est, lui aussi, assassiné, en arrivant à Metz, dans une rue du ghetto à quelques pas de la demeure de son frère, sans compter les mystérieuses agressions dont le héros lui-même est la victime. Mais le criminel véritable a été assez adroit pour que les soupçons pèsent sur notre artiste vétérinaire ; de son côté, Augustin Duroch, fin limier au service de l'enquête, contribue, au fil des découvertes, à révéler un complot ourdi par des opposants au roi pour enlever la jeune Marie-Antoinette à Toul sur le chemin de Vienne à Paris, où elle doit épouser le dauphin ; ce mariage scellerait avec l'Autriche une alliance qui contrarie fort le roi de Prusse, Frédéric II, et quelques notables messins adversaires de la monarchie. Ne dévoilons pas les rebondissements multiples, les complicités peu à peu mises au jour, les séquences croisées qui multiplient les points de vue sur le progrès de l'action, les personnages dessinés dans leur diversité psychologique comme, parmi bien d'autres, cette charmante Éléonore de Turmel, « si vivante et si curieuse de tout<sup>2</sup> », qui tient un journal au fil des jours, tout cela au service d'une subtile construction du récit qui maintient le suspense jusqu'aux dernières pages.

---

<sup>1</sup> VILLEMIN-SICHERMAN, Anne, *Guet-apens rue des Juifs. Un artiste vétérinaire à Metz au siècle des Lumières*, Les Éditions du Quotidien, 2014 (rééd., Abreschviller, La Valette éditeur, 2017), 561 p.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 551.

Du moins peut-on citer quelques fragments de ce livre, remarquablement documenté, qui évoque avec grande précision la topographie de Metz à la fin de l'Ancien Régime, le nom ancien des rues, l'emplacement du parlement place d'Armes, alors en grands travaux, de l'hôtel de l'Intendance, du palais du gouverneur là où s'élèvera un peu plus tard l'actuel palais de justice. Les personnages qui président à ces instances du pouvoir, l'intendant Charles-Alexandre de Calonne, le maréchal d'Armentières, commandant en chef des Trois-Évêchés en l'absence du gouverneur en titre le maréchal d'Estrées, et le premier président du parlement, Nicolas de Montholon, un janséniste conspirateur, sont décrits en respectant la vérité de l'histoire. Les milieux juifs de Metz, le ghetto dans le quartier proche de la Moselle autour de la synagogue, les usages et rites de la communauté israélite sont restitués avec une abondance de détails savoureux.

Surtout l'art du vétérinaire, où une science moderne tente de prendre la place des superstitions, les soins à apporter aux chevaux malades ou blessés, aux vaches en mal de vêlement ou victimes d'intoxication que diagnostique avec méthode et guérit sans peine notre vétérinaire, tout cela est exposé avec une connaissance remarquable de l'état des techniques et savoir-faire de l'époque.

C'est aussi la vie messine colorée qui est mise en scène, avec ses cafés, ses places animées, ses marchés en plein air, ses marchands des quatre-saisons, sa foire place de la Comédie, ses tavernes mal famées comme le « Veau d'Or » ou plus huppées comme la rôtisserie de la « La Croix d'Or » insérée dans les murs du palais du parlement, ou encore nombre de modestes troquets pour le petit peuple, et pour l'aristocratie les soirées mondaines dans les salons de l'intendance ou au château de Courcelles. Le vin de Moselle servi dans des verres de Baccarat chez l'intendant et les petites quiches chaudes et croustillantes qu'on y déguste, la mirabelle de dix ans d'âge « parfumée comme une jeune mariée<sup>3</sup> », les madeleines dont l'auteur nous rappelle comment, fabriquées en hâte par une jeune servante de Commercy, elles ont tiré d'affaire le roi Stanislas quitté, au beau milieu d'un dîner, par son pâtissier, tout comme la soupe de pois aux lardons « cuits dans un bouillon de poule avec des carottes, oignons et poireaux<sup>4</sup> », qu'on apprécie en Nexirue chez le maître tailleur Germain Aubrion, suivie, au dessert d'un « blanc-manger parsemé de noisettes concassées, accompagné de meringues et de brioches<sup>5</sup> », quand ce n'est pas une tarte aux griottes, ces nombreuses évocations de la gastronomie lorraine de l'époque mettent l'eau à la bouche. On croirait une chronique d'un contemporain, des « choses vues », tant l'impression de vérité est frappante, comme si, dans un décalque, le Metz d'aujourd'hui laissait apercevoir en transparence celui de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'auteur reprend à son compte plusieurs anecdotes contées par le chevalier de Mautort dans ses *Mémoires*, comme la décision prise par le vieux maréchal d'Armentières, marié à une jeunette, de fermer au public le parc du palais du

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 336.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 348.

gouverneur (à l'emplacement de l'actuel palais de justice) parce qu'un officier de la garnison venait jouer la sérénade sous les fenêtres de sa jeune épouse<sup>6</sup>.

La Société royale des sciences et des arts de Metz, devenue académie royale depuis 1760 grâce à son protecteur le maréchal de Belle-Isle, est maintes fois signalée : en 1764, l'apothicaire Thyron organise sous son patronage des cours publics, mais non gratuits, de chimie<sup>7</sup> ; dans le salon de Mme de Vaux, le maître-échevin Pierre Maujean, qui est aussi académicien, « un des six académiciens nés [...], appelé le bienfaiteur des pauvres<sup>8</sup> », fait une lecture du *Dictionnaire de musique* de Jean-Jacques Rousseau<sup>9</sup>. Un peu plus loin, l'intendant Calonne s'intéresse à une question qui ne laissait pas indifférente l'académie messine : il reçoit l'ingénieur architecte de la ville, M. Louis Gardeur-Lebrun, membre titulaire de la Société royale, qui était aussi professeur de mathématiques à l'École royale d'artillerie, pour étudier la manière d'améliorer la navigation sur la basse Moselle depuis Metz jusqu'à Coblenze, car la société savante messine avait mis au concours, l'année précédente, la question de savoir « quels étaient les obstacles physiques et politiques qui s'opposaient à la navigation non seulement sur le fleuve Moselle, mais encore sur les autres rivières de la province » ; mais, au moment de cet entretien, les mémoires des candidats n'avaient pas encore été tous analysés<sup>10</sup>.

Metz a ses odeurs et parfums, qui saisissent Moshé Kosman, le commerçant de chevaux, à son arrivée dans la cité, à peine franchie la Porte des Allemands :

**Le marchand retrouvait avec plaisir l'odeur de Metz, même si celle-ci n'était pas toujours flatteuse ! La pestilence du quartier des tanneurs arrivait jusqu'à lui, interrompue agréablement par les fumets des rôts qui s'échappaient des tavernes de la rue des Allemands. Il sentit qu'il avait faim. Il y avait aussi, par bouffées, des remugles de caves humides, d'ordures diverses et de crottin, et l'eau puante qui sortait des cuisines et arrosait la rue. Chaque endroit avait son parfum plus ou moins agréable : il y avait le quartier des blanchisseuses, au bord de la Moselle, non loin du ghetto, qui embaumait le savon ; celui des fournisseurs de fourrage, place de Chambre, qui sentait bon le foin et la paille. C'était tout cela, l'odeur de Metz. Mais c'était précisément ce mélange indéfinissable qui éveillait chez lui la sensation du pays natal. Il passa devant le couvent des Minimes alors qu'une heure sonnait à Saint-Eucaire en même temps qu'à Saint-Maximin, puis ce fut le tour de la cathédrale, sur une note plus grave<sup>11</sup>.**

Plus loin, revit le quai Haute-Seille bordant un bras de la rivière qui séparait l'Outre-Seille du centre-ville :

**Le clocher de Saint-Maximin sonnait huit heures du soir. Le quai de Haute-Seille, à cette heure, avait retrouvé tout son calme. On n'entendait plus que le clapotis de la rivière. Dès l'aube, toutefois, la Seille ressemblait à un boulevard à grande circulation, car s'y mêlaient les barques à fond plat qui transportaient les pains de sel en provenance des salines de Vic et de Marsal et les petites embarcations de transport de marchandises**

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 330.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 133 et n. 1.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 360-361.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

locales. Celles-ci approvisionnaient les marchés et les restaurants avec plus de célérité que les carrioles tirées par des chevaux.

Le cours de la Seille était parfois bien encombré, mais moins que certaines artères de la ville où il arrivait que des engorgements durables perturbassent le mouvement des gens et du ravitaillement. Ainsi, de nombreux commerçants s'étaient mis à la livraison par voie fluviale, ce qui donnait tout son charme au quartier de la Seille. Dès les premières heures du matin, des barques remplies de barriques de vin, de légumes de saison, de fruits, de viande, de pain frais en grosses miches dorées arrivaient le long des quais et déchargeaient là où leurs clients les attendaient. [...] L'auberge du Cheval-Noir sise au coin de la rue du Cambout et du quai de Haute-Seille se ravitaillait ainsi ; et, chaque matin, les garçons de l'auberge aidaient les bateliers à décharger les victuailles<sup>12</sup>.

Les enquêtes d'Augustin Duroch se poursuivent dans trois autres romans policiers de l'auteur, que le lecteur, captivé par ce premier essai, ne manquera pas de savourer à leur tour.

GN

*Pour en savoir plus :*

Les autres romans d'Anne Villemin-Sicherman :

- *L'argent des farines*, Strasbourg, Les Éditions du Quotidien, 2015.
- *Un bûcher pour Versailles*, Abreschviller, La Valette éditeur, 2017.
- *Le Souper de Lafayette*, Abreschviller, La Valette éditeur, 2018.

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 418-419.